

Le jardinier

Jean-Claude Boudreault

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boudreault, J.-C. (1996). Le jardinier. *Moebius*, (68), 17–26.

Le jardinier

Jean-Claude Boudreault

Devenir enfin propriétaire d'une maison unifamiliale signifiait, pour le couple Lanneville, sélectionner, dans un quartier résidentiel, un nid enchanteur et protecteur pour donner de l'espace à leurs deux adolescentes de 13 et 15 ans, mais également s'offrir à eux-mêmes un ressourcement indispensable lorsqu'on s'achemine vers un burn-out.

Le 103 Du Passage répondait à leurs attentes. Un sous-sol aménagé en salle de jeu. Quatre chambres plus grandes que des salons. Une cour, de la dimension d'un mini-parc. Une roseraie qui communiquait féerie et joliesse avec sa variété et sa densité. Deux pommiers nains pour y cueillir des fruits du bout des doigts, sans escabeau. Un érable argenté quasi centenaire avec des branches basses sur lesquelles on pouvait s'asseoir et qui permettaient de grimper jusqu'au sommet.

Dès la première visite de la maison, tous eurent le coup de foudre qui se manifesta par un haussement de ton et un débridement chez Ava et Marie-Sol, les deux jeunes filles, et qui s'exprima chez les parents, Mathilde et Boris, par une retenue un peu dédaigneuse parce qu'on préférait dissimuler son intérêt grandissant à l'agent d'immeuble. La maison offrait une chance unique de libérer les tensions de la famille. Ils acceptèrent le prix exigé par les propriétaires et, deux mois plus tard, ils aménageaient avec une flamme et une exubérance aussi démesurées que profondes.

Une fois les boîtes de déménagement à moitié vidées, sans même se consulter, tous les quatre optèrent pour des

activités au grand air. Celle de Boris, qui ne connaissait rien au jardinage mais pour lequel il éprouvait une certaine attirance, fut de débarrasser la roseraie de ses mauvaises herbes. C'était cocasse de voir cet être trapu au visage large, aux joues généreuses, aux yeux globuleux, à fleur de peau, aux mains et doigts courts, s'adonner à une tâche aussi minutieuse.

L'activité de Mathilde, une femme absolue et réfléchie, au regard assuré, aux lèvres minces et fermes, plus grande que son mari et que ses filles, était d'inspecter les branches des pommiers et de couper celles qui devaient être sacrifiées à l'esthétisme général.

Ava, l'aînée, avait une silhouette élancée, mince et fragile, une voix profonde, traînante et irrésistible ; sa sœur Marie-Sol possédait des yeux souriants, un front arrondi et des narines mobiles. Leur première curiosité fut d'escalader l'érable argenté pour voir jusqu'où elles pouvaient monter et jusqu'où le regard pouvait aller. À son sommet, le quartier résidentiel était à leurs pieds : des toits cathédrales qui indiquaient jusqu'à quel point l'espace était vital pour tous ceux qui habitaient ce quartier. Leur regard plana facilement par-dessus le toit de leur propre maison pour observer leurs parents dans la cour. Boris s'agenouillait de façon disgracieuse et se concentrait sur le sarclage de la roseraie tandis que Mathilde tournait autour des arbres comme dans un manège. Boris, avec cet air de s'adonner à une tâche de bijoutier, contrastait avec l'attitude de Mathilde qui se déplaçait énergiquement autour des pommiers avant de décider quelle partie de branche elle allait émonder. Et les deux sœurs au-dessus de tout eurent envie de philosopher :

— Se peut-il, Marie-Sol, demanda Ava, que nous ayons pu nous passer si longtemps de la nature en vivant en ville ?

— Incroyable, hein ! Qui a dit qu'*En chacun de nous agonise un jardinier* ?

— Euh !... Tu viens de l'inventer celle-là ?

— On ne peut rien te cacher, *ma sœur Anne, même si tu ne vois rien venir*.

— Attention, Marie-Sol, pour ne pas dérapier, là.

— Tu as bien raison. Il est difficile ici de ne pas avoir le sentiment de voler, de dominer ce qui nous ramène vers le terre à terre et nous déprime. Pense, Ava, à ceux qui ne

peuvent pas quitter une seule seconde leur cage, qui vivent à longueur d'année incrustés dans le béton et le placoplâtre.

— On dirait, ma sœur, qu'ici tes nombreuses lectures te montent à la tête. On dirait que la pureté de l'air a des effets dérangeants sur toi. Tu veux peut-être parler de nous avant aujourd'hui, là? Souviens-toi que nous ne nous en rendions pas compte. Heureusement d'ailleurs.

— Imagine si les citadins s'apercevaient tout à coup de leur étouffement, de leur cloisonnement. Des quartiers résidentiels comme celui-ci seraient pris d'assaut, envahis.

— Tu rêves. Comme toujours, Marie-Sol, tu imagines le pire. Et les parcs dans les villes, ils sont là pour ressusciter et calmer le jardinier qui agonise, j'imagine?

Les deux adolescentes éclatèrent d'un fou rire si spontané et si aigu que les deux parents stoppèrent leurs activités et levèrent la tête pour situer leur progéniture, ce qui fit descendre les deux jeunes filles de leur poste d'observation.

Deux semaines plus tard, tôt le matin, Ava aperçut de sa fenêtre une ombre dans la roseraie. Elle crut d'abord à une illusion, mais quelques jours plus tard, l'ombre était revenue, était restée environ une heure le nez collé aux roses et elle était repartie sans rien prendre. C'était un homme dans la quarantaine avancée, un peu courbé, costaud, aux allures furtives comme s'il mijotait un mauvais coup. Quand il revint pour une troisième fois, elle décida d'aller réveiller sa sœur et de lui montrer ce curieux personnage qui s'intéressait à la roseraie au point de s'asseoir pendant une heure. La réaction de Marie-Sol, qui avait de la suite dans les idées, fut immédiate :

— Qu'est-ce que je t'avais dit?

— Voyons, Marie-Sol, c'est juste une personne, ce ne sont pas les habitants de Trois-Rivières au complet qui se donnent rendez-vous dans notre cour.

— Penses-tu qu'on devrait prévenir papa et maman?

— Oui, mais... trop tard, regarde, il s'en va et il marche très vite.

Quand, au déjeuner, elles se confièrent à Mathilde et à Boris, ce dernier s'écria :

— Voilà peut-être pourquoi on voulait se débarrasser de cette maison. Cette ombre qui revient tout le temps effrayait sans doute les propriétaires.

— Voyons, Boris. Je ne vois pas du tout comment une ombre qui ne prend rien, qui vient tout à fait discrètement, puisse être une cause majeure pour vendre une maison aussi belle, répliqua Mathilde.

— Oui, répondit Boris, mais peut-être que cet homme est dangereux. Peut-être qu'il nous étudie avant de nous agresser.

— Non, non, affirma Ava, il ne regarde même pas dans la direction des fenêtres, tout ce qui l'intéresse, c'est la roseraie. Juste un petit coin. Il a l'air de se recueillir devant un arbuste, là.

— Il veut peut-être nous piquer nos roses, suggéra Marie-Sol.

— Non, non, il s'en va sans rien emporter avec lui, précisa Ava. Il vient vers quatre, cinq heures du matin, il serait facile pour nous de l'attendre en se levant avant qu'il arrive. Je l'ai vu trois fois, deux jeudis et un mercredi. On pourrait se lever jeudi, cette semaine. On devrait lui demander des explications.

Tout le monde trouva l'idée excellente et l'on se leva trente minutes plus tôt le jeudi suivant. L'ombre ne se présenta pas ce jour-là, ni les cinq autres jeudis. Ava dormait mal et s'éveillait tous les jours dix minutes avant quatre heures, allait à la fenêtre, scrutait le jardin et se rendormait si elle n'avait rien noté d'anormal. Six semaines plus tard, un lundi, l'ombre était dans la roseraie. Elle s'empressa d'éveiller tous les membres de sa famille qui se postèrent à la fenêtre le temps de noter le départ de l'intrus. Boris s'était précipité dehors pour l'arrêter mais il s'était évaporé. On avait aperçu son visage une seconde ou deux.

— C'est S. B., affirma avec conviction Marie-Sol.

— Qui ça, S. B. ? questionna Mathilde. Tu parles de S. B., le comédien ?

— Oui, le comédien, répondit Marie-Sol. Celui que l'on voit partout présentement dans les téléromans. Il joue souvent des rôles de comique, de pince-sans-rire, de personnage sympathique.

— Est-ce lui, hasarda Mathilde, qui a joué le vieillard dans le film que j'ai beaucoup aimé, *Le masque du ventri-loque* ?

— Oui. Absolument, confirma Marie-Sol.

— C'est vrai, puisque tu en parles, ajouta Boris. C'est bien lui. J'ai reconnu ses gestes, sa manière de donner l'impression qu'il court lorsqu'il marche.

— Mais que vient-il chercher ici ? soupira Mathilde.

— Et pourquoi ne nous a-t-il pas demandé la permission ? questionna Marie-Sol. Il ne sait pas vivre. Il n'est pas chez lui ici.

— Si on le fait arrêter, précisa Boris, pour infraction à la vie et la propriété privées, cela nuira à sa réputation et à sa carrière, c'est certain. Il prend de gros risques, là.

— Moi, j'aimerais pas qu'on lui cause du tort, dit Ava. Écoutez, tout le monde aimerait avoir une conversation personnelle avec lui. Toutes les personnes de notre âge. Pas vrai, Marie-Sol ?

— Oui, papa, oui, maman, surenchérit Marie-Sol. S'il revient, on lui propose un café. Je suis sûre qu'il agit sans mauvaise intention. Je pense qu'on va avoir bien du plaisir à s'entretenir avec lui, même à cinq heures du matin.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi, Mathilde ? demanda Boris à sa femme.

— Moi, je suis comme tes filles. S. B. est un être si rayonnant, si chaleureux, plein de talents et de santé qu'on devrait profiter de la chance que nous avons de créer des liens avec lui plutôt que le contraire.

— Voici ce que je vous propose, dit Ava. Moi je me réveille tous les matins avant qu'il vienne. Si je l'aperçois, je vous préviens. Toi papa et toi maman, vous allez au-devant de lui pendant que Marie-Sol et moi on fait le déjeuner, on prépare le café.

— Oh ! là ! s'exclama Mathilde, si nos filles nous préparent le repas, ce sera un événement pas ordinaire, il faudra l'indiquer sur le calendrier. On doit absolument les encourager dans cette voie, hein, mon Bobo ?

Marie-Sol sourit de bon cœur et Ava, plus susceptible, eut un rire forcé accentué par son œil gauche vengeur.

Deux semaines plus tard, Ava éveilla tout le monde, et les parents allèrent rejoindre S. B. accroupi en pleine noirceur :

— Monsieur, dit Boris, vous êtes sur un terrain privé, vous le savez ?

S. B. se leva pour répondre :

— Je m'excuse si je vous ai un peu effrayés.

— N'êtes-vous pas S. B., le comédien que l'on voit partout ? s'enquit Mathilde.

— Ah ! Vous m'avez reconnu ! répondit S. B. J'en suis...

— Je crois que nous avons droit à quelques explications, interrompit Boris. Le plus simple serait de venir prendre un café dans la maison. Nos filles ont bien hâte de vous connaître.

S. B. entra et, sans demander la permission, examina la cuisine, le salon, puis il désira visiter le sous-sol, la salle de bains, les chambres. Les deux adolescentes lui firent tout visiter à 5 h 45 du matin, en parlant sans arrêt et en se coupant mutuellement pour paraître intéressantes aux yeux du comédien. S. B. s'assit devant sa tasse de café, examina les visages qui le fixaient ; il débuta son monologue ainsi :

— Vous l'avez peut-être remarqué, mais je ne parle jamais de ma vie privée dans les interviews. Elle m'appartient. En devenant comédien, je me suis juré que jamais je ne sacrifierais mon intimité à qui que ce soit. Je préférerais plutôt abandonner mon métier que de trahir mon espace intérieur. Pour moi, c'est un travail comme un autre. Il exige beaucoup de passion, c'est sûr, mais jamais je n'ai voulu devenir celui qui est prêt à toutes les bassesses pour obtenir des rôles, pour être reconnu des metteurs en scène ou des producteurs. J'ai toujours eu besoin de cet équilibre, pour ne pas me sentir violé et démolé. Vous comprenez ça ?

Les mouvements de tête furent affirmatifs. Il continua :

— Sachez que mon père a habité ici il y a vingt-cinq ans. Il est mort il y a vingt-deux ans. On l'a incinéré et on a placé ses cendres dans ce qui était un jardin à l'époque et qui est maintenant une roseraie. Sa femme est morte deux ans après lui et ses cendres ont été éparpillées au même endroit.

— Est-ce que vous voulez dire que notre roseraie est un cimetière ? interrogea Marie-Sol.

— Oui, en quelque sorte, répondit S. B.

— Poursuivez, demanda poliment Boris.

— De son vivant, mon père était pour moi un complice, un être avec qui il était possible de partager mes peurs, mes projets, mes erreurs. Il me critiquait avec intelligence et lucidité sans une once de mépris. Il était pour moi cet œil perspicace dont nous avons tous besoin pour évoluer, pour prendre les meilleures décisions. Il avait une solide capacité d'analyse. Après sa mort, j'ai eu des décisions importantes à prendre pour ma vie personnelle et ma vie professionnelle : devenir père de mon deuxième enfant, tourner dans l'Himalaya, accepter quatre séries télévisées dans la même année... J'ai eu besoin de sa lumière. Alors, je suis venu me recueillir sur ses cendres. Et dans ma tête, j'ai entendu sa voix avec une clarté nouvelle... Je l'ai reconnue. C'était bien lui. Il discutait avec moi, me donnait son opinion, que j'écoutais en critiquant. Depuis, je suis venu régulièrement le consulter toutes les fois où les choix à faire me faisaient paniquer, toutes les fois où j'avais besoin d'évaluer les avenues qui s'offraient à moi. Mon père aimait jardiner. Il disait que l'homme doit devenir humble, que le jardinage lui rappelait cette humilité obligatoire pour survivre sans étouffer. Il fabriquait même son propre compost avec des restes de table. Il adorait ses *twingles*, ses vers à compost, qu'il nourrissait l'hiver dans un bac au sous-sol. Il a eu une fin de vie heureuse avec sa Douce-Aimée. Son esprit est là dans cette partie de terre. Je peux facilement entrer en communication avec lui quand je viens ici. Alors, je vous le demande comme une faveur, laissez-moi venir ici. Je vous promets de ne rien vous voler. Et si vous désirez que je vous paie pour le dérangement... votre prix sera le mien.

— Oui, vous pouvez venir à deux conditions, répondit Boris, très ému, en jetant un œil à ses proches. La première : je vous demanderais de téléphoner la veille avant de venir. Voici notre numéro de téléphone. La deuxième, c'est que je puisse vous accompagner, parce qu'il se trouve que je ressens un besoin qui pourrait ressembler étrangement à ce que vous venez de décrire.

— Nous aussi, on veut l'accompagner, s'exclamèrent presque d'une même voix les trois autres.

— Sans le moindre problème. Cela va me faire plaisir. Mais ça m'étonnerait que vous puissiez entendre la voix de mon père, vous ne l'avez pas connu.

— Il n'en coûte rien d'essayer, dit Mathilde.

— Vous savez, quand on choisit de divertir ses semblables, de les faire rire ou pleurer, on se fragilise à l'extrême, notre être devient volatil. Alors, on doit s'accrocher aux liens les plus solides et les protéger du mieux que l'on peut, avec les pauvres moyens que l'on a.

— Je ne suis pas comédien, mais je comprends très bien ce dont vous parlez. J'ajouterais, moi, que vous êtes le reflet de ce que nous sommes, des difficultés que nous vivons. En ce moment, c'est ce que je comprends le mieux. Vous rendez-vous compte que je vous demande de jouer un rôle qui aura une importance considérable dans ma vie professionnelle et ma capacité d'être bien avec moi-même ?

— Non, je ne vois pas très bien où vous voulez en venir.

— Boris veut dire, ajouta Mathilde, que nous avons acheté cette maison pour nos filles mais aussi pour nous, comme s'il s'agissait d'une cure. Nous n'en avons pas l'air mais mon mari et moi en avons assez d'agir dans notre travail comme des automates méprisés. Nous sommes au bord du burn-out, tous les deux, en même temps. Nous n'avons pas le choix, nous sommes chanceux d'avoir chacun un travail quand plusieurs n'en ont pas. Malgré cela, il nous gobe toute notre vitalité, notre goût de vivre, alors la solution que nous avons trouvée, elle est dans la maison, encore plus dans le jardin, semble-t-il. Et nous voulons profiter de toutes les avenues qui se présentent à nous.

— Vous voulez peut-être me dire que vous me proposez là un rôle non rémunéré, dans lequel je devrai tout improviser et où j'ai des chances de rencontrer un retentissant échec ?

Les deux adolescentes éclatèrent d'un rire sonore ; elles reconnurent le ton humoristique dont faisait preuve S. B. dans la plupart de ses rôles.

— J'aime toutes les expériences théâtrales nouvelles, alors c'est d'accord, continua S. B. en se levant et en disparaissant aussi vite qu'il était venu.

Quand ils reçurent le coup de téléphone, le soir même de leur rencontre, les Lanneville ne fermèrent pas l'œil de la nuit ; à quatre heures du matin, tous étaient habillés. En apercevant S. B., on l'embrassa chaleureusement et promptement, puis sans perdre de temps on se dirigea vers la roseraie.

Comme dans un déjeuner sur l'herbe avant le lever du soleil, le groupe s'installa dans la rosée du matin en prenant la position qui lui semblait la plus confortable. Soudain, S. B. ferma les yeux et entra en transe, ce qui inquiéta Mathilde et Boris et enthousiasma Ava et Marie-Sol. Pour le rejoindre dans leur intériorité, les quatre spectateurs fermèrent à leur tour les yeux et se recueillirent. Et, plus ou moins distinctement, dans une vapeur qui estompait presque tout le corps pour mettre en valeur deux visages, les Lanneville suivirent cette conversation dans un silence respectueux.

— Mon fils, tu as toujours eu un talent naturel. En voici encore une preuve, tu as trouvé le moyen d'emmener avec toi, ici, des spectateurs qui t'admirent.

— Père, ce n'est pas ma faute s'ils tenaient à venir, à t'entendre. Ils croient que nous allons leur donner un spectacle qui sera bénéfique pour leur quiétude. Je ne pouvais refuser.

— Tu as bien fait. Ils ont raison, tu sais. Ils veulent emprunter le chemin que toi-même tu as toujours suivi. Je me verrais mal les en blâmer. Et toi, pourquoi viens-tu me voir aujourd'hui ?

— Je pense que je viens te les emmener. Par simple curiosité.

— Tu voulais vérifier si j'allais être dans leurs oreilles à eux aussi. Eh bien, oui, je le suis. C'est la confiance qu'ils ont en toi qui les a conduits ici. Voilà la clé qui me rend présent à leur esprit. Ce sera donc moi qui donnerai le spectacle aujourd'hui, si tu permets. Alors, écoutez-moi tous, puisque vous êtes venus pour entendre ce qui peut vous soigner, ce qui peut réorienter votre vie. Alors, écoutez ce que j'ai à vous dire. On vous a donné un jardin. D'os. De sang. De rêves. De plaisirs. De sagacité. Et ce n'est pas ce que vous avez voulu. On vous a donné une lune. Pleine et entière. Un soleil somptueux. Chaud et caressant. Pour cultiver. Mais vous voulez tout refaire. À votre goût. Selon votre caprice. Vous vous isolez en vous déconnectant de votre propre réalité. Par orgueil. Par vanité. Jamais satisfaits. Jamais comblés. S'isoler, dominer n'ont pas de sens. Cultivez votre complicité intérieure, votre jardin personnel. Pour mieux respirer. Sans ce jardinage, l'existence vous échappe. Recherchez l'assistance. Le rapport d'intimité. La communion directe, par la racine. Vos semblables vivent

autant en dehors de vous qu'en vous-mêmes. N'enterrez jamais ceux que vous aimez. Ils peuvent être éternels. Garantissez-leur l'éternité en vous. Ne les abandonnez pas. Soyez fidèles à la permanence. Cultivez, cultivez, et refusez que le monde vous épuise. Ou vous échappe. Vous n'êtes pas seuls. Vous ne serez jamais seuls si vous savez cultiver. La discussion intérieure est possible avec ceux que vous aimez. Il suffit de les appeler. De les nommer. Ils viennent. Ils connaissent leur nom. Faites-les germer et fleurir dans votre sol natal.

Les propos du père de S. B. s'arrêtèrent là et son visage s'estompa; S. B. se leva et sortit de la cour sans chercher à vérifier quoi que ce soit; lui suffisait le discours de celui qui avait parlé à tous.

Quant aux Lanneville, ils vinrent régulièrement se recueillir dans la roseraie comme dans un lieu béni et là, ils entendaient et discutaient avec ceux qu'ils voulaient garder près d'eux jusqu'à leur dernier souffle. Cela leur procura une sérénité et une gravité nouvelles. Chose étrange, tous les projets qu'ils planifiaient, ils les réalisaient comme s'ils étaient inscrits dans le temps et comme si l'avenir leur appartenait.

Quand ils revirent S. B. à la télévision, il leur fut difficile de rire de ses blagues, car il était devenu pour eux un personnage grave aux prises avec des choix intérieurs qu'il partageait rarement avec ses semblables. Lorsqu'ils revendirent leur maison, six ans plus tard – la compagnie de Boris Lanneville lui offrait une promotion à Montréal –, ils firent inscrire dans le contrat un droit de visite et de passage jusqu'à la roseraie pour S. B., ce qui fit vendre le 103 Du Passage en moins de deux jours, car la popularité de S. B. était en pleine expansion.